

Correspondance

Claro et Patricia Robert *

Écrire pour se créer un corps

encre boisson noire
qu'écrire la chose
jamais ne cède
aux breloques du sens ¹

Claro

Claro est écrivain, poète, traducteur et directeur de la maison d'édition Inculte.

Lundi 31 mars 2025

Claro,

J'ai laissé décanter dans ma carafe les mots lus, entendus autour de vos écrits et je vous adresse donc un premier jet de mots, à partir de ce qui reste au fond de ma carafe, ce dépôt, cette lie.

Vous écrivez depuis longtemps, peut-être depuis l'enfance, depuis « le cadeau empoison-né ? béni ! de la Machine ² » à écrire offerte par votre père. Votre écriture revêt différentes formes (blog, roman, récit, poésie, critiques littéraires...) et pourtant demeure une constante : la matérialité des mots et l'attention portée à la langue. Je crois que c'est cela qui m'a saisie et que j'ai lu, cette capacité à ne pas communiquer mais à dire au bord du gouffre, et ce avec la chair des mots. Peut-être pourriez-vous en dire quelque chose ? Peut-être d'abord, comment cette écriture-là est-elle venue à vous ?

* [↑](#) Correspondance dans le paysage de la commission Entre-champs.

1. [↑](#) Claro, *animal errant, retour d'abattoir :::*, Paris, Flammarion, 2023, p. 123.

2. [↑](#) Claro, *Des milliers de ronds dans l'eau*, Arles, Actes Sud, 2025.

Dimanche 4 mai 2025

Patricia,

Je pense que tout part d'un certain rapport au langage – un rapport tout d'abord très concret, à savoir qu'aussitôt acquise la lecture, j'ai abordé la langue directement par l'écriture, comme s'il était évident que la langue ne servait qu'à ça : écrire. Et comme ma première approche de l'écriture s'est faite très tôt via la machine à écrire, il a dû s'établir une sorte d'équivalence entre l'aspect concret, technique du moyen utilisé (la machine à écrire) et la matérialité de la langue. Les signes étaient avant tout pour moi des objets que l'on frappe. Ensuite, il s'est produit un second basculement. Je lisais beaucoup, mais uniquement des ouvrages de science-fiction, ou de fantastique, ou d'aventure, et un jour je suis tombé sur un livre de Balzac, *Le Père Goriot*, et quelque chose s'est passé : au lieu de lire une histoire, j'ai vu de la langue. Ce phénomène s'est amplifié avec ma lecture de *Madame Bovary* de Flaubert, puis cristallisé avec ma découverte de la poésie, en particulier du surréalisme, mais aussi de la littérature américaine (Ginsberg, Burroughs...). Grâce à ces lectures que je vivais comme des exercices pratiques, mon écriture a trouvé sa voie, puis sa voix : la nécessité de travailler une matière sonore et rythmique pour faire advenir un univers intérieur, intime. C'est là que la découverte de l'œuvre d'Antonin Artaud a été décisive, car elle résonnait bizarrement avec tout ce que je ressentais et pensais. C'était la perception qu'il fallait « se faire une langue ». Et qu'il ne suffirait plus d'écrire des pages, mais qu'il allait falloir écrire des livres, les inventer, inventer une langue capable de faire livre, ce qui a constitué pour moi (en gros, en 1983) un changement radical.

Dimanche 4 mai 2025

Claro,

Merci pour ce début de dialogue qui me fait signe d'une direction possible.

Vous dites que « vous avez vu de la langue » avec votre lecture du *Père Goriot*. C'est donc passé par le regard avant l'entendu ? Un premier temps par le regard qui permet de trouver votre voie et puis un second temps par « l'entendu » pour trouver votre voix ?

Êtes-vous d'accord avec cette formule ?

Ensuite vous découvrez Artaud, sa transgression de la langue commune pour inventer sa langue. Artaud effracte la langue, la tord et là

encore, il s'agit de la malaxer, la pétrir, et de l'entendre, cette langue, ce n'est pas sans le corps.

Je me demande si ce changement qui fut radical pour vous peut être considéré comme un événement de corps qui touche à l'intime. Quelque chose qui ne relève pas de la signification, quelque chose qui échappe.

Est-ce du côté des sonorités de cette langue, ce qui a eu un effet de révélation ?

Qu'est-ce que vous pouvez dire de cette perception de « se faire une langue » ? Cela nécessite-t-il de transgresser votre langue ?

Mercredi 7 mai 2025

Patricia,

Quand je dis « vu » plus que « entendu » en faisant allusion à ma lecture du *Père Goriot*, c'est sans doute parce que cette première prise de conscience de la langue écrite a été mentale. Je pense à cette phrase de Barthes, où il dit en substance : J'ai une maladie, je vois le langage. Le changement s'est donc opéré pour moi d'un plan à l'autre : avant je ne voyais dans le texte que ce qu'il « disait », et après je voyais « comment » il le disait ; les mots devenaient comme des entités à part entière, qu'il convenait de visiter, de traverser, d'animer. Mais avec la découverte d'Artaud, ce rapport qu'on pourrait dire spéculaire s'est radicalement modifié, car derrière les mots, ou plutôt à travers eux, j'ai senti la présence du corps, et supposé (à tort ou à raison) que c'était le corps pensant qui générait tous ces énoncés violents. Ça rejoint aussi ce que disait Aragon, quand il expliquait qu'il ne pouvait penser qu'en écrivant. Après, il m'est difficile de dire pourquoi, si jeune, Artaud m'a parlé, pourquoi je l'ai lu quotidiennement, sans qu'à aucun moment certaines de ses opacités me découragent. Je pense que c'est la violence sensible de ses textes qui m'a attiré, la façon qu'elle a de bousculer le sens. Pour moi, le sens de ce qu'il écrivait passait plus par l'expérience sonore et corporelle de sa lecture que par l'interprétation possible de ce sens. Il ne s'agissait pas de comprendre ce qu'il écrivait mais de faire corps avec ce qu'il écrivait. La connexion était directe, bizarrement. Mais surtout, ce qui me « parlait », c'était la position d'Artaud, l'extrême sincérité qui l'animait et donc le plaçait en quelque sorte en dehors de la littérature, dans la mesure où celle-ci, je le voyais bien, nécessitait la maîtrise d'innombrables artéfacts. Mais chez Artaud, le sens était fracturé, explosé, il exhibait le corps sans truchement sophistiqué, armé d'une pensée inédite,

intime, blessée. Je devais alors pressentir qu'écrire ne serait pas seulement fabriquer des objets censés exprimer mon rapport au monde, mais créer une sorte de double corporel – charnel – où tout ce qui relevait de l'intériorité allait devoir forcer le cours naturel du langage pour tenter d'approcher une langue autre. Et j'ai toujours, aujourd'hui, cette conviction que les livres que j'écris sont là pour me remplacer, qu'ils finissent par composer un corps autre qui me succédera, même si cette vision a quelque chose d'un peu, non pas romantique, mais gothique.

Mercredi 7 mai 2025

Cher Claro,

Ce que vous dites me fait écho à la question de la trace et de la mémoire en lien avec le corps ; la mémoire garde une trace, elle est enracinée dans le corps. Il me semble que vous en témoignez dans vos écrits, notamment dans *Des milliers de ronds dans l'eau* ³ avec la trace d'un souvenir d'enfance à partir de la mort de la mère ; dans *Une seule lettre vous manque* ⁴ où vous évoquez la mémoire comme une chance de se souvenir de ce qui a disparu du côté non pas de l'image mais « de la place qu'elle occupait », et dans *Sous d'autres formes nous reviendrons* ⁵ avec la question de s'extraire de l'image de soi : « [...] serait-ce l'énigme de la mort vivante qui scintille dans le travail d'écriture, comme si écrire c'était épouser une spirale descendante où se vrillant soi-même on pourrait s'extraire soi-même, afin de laisser s'exprimer, une fois expulsé tout ce qui fait office de soi, l'être-trou ⁶. »

Je poursuis sur ce lien qui émerge depuis le début de notre échange, à savoir le rapport au corps. Le corps de l'écrivain, le corps de l'écriture pas sans le corps du lecteur. On écrit avec une partie de son corps (la main le plus souvent), on lit avec ses yeux et ses oreilles, son regard et ce qui résonne dans le corps comme lire Artaud, Ghérasim Luca, Alejandra Pizarnik et bien d'autres. En ce qui concerne le corps de l'écriture, qu'est-ce que c'est cette affaire ? J'imagine que ce n'est pas du même ordre quand vous écrivez un texte à partir de ce qui vous agite que le corps de l'écriture dans la traduction. Et pourtant, cela fait résonance avec ce que vous dites de la traduction comme bégaiement.

3. [↑](#) Claro, *Des milliers de ronds dans l'eau*, op. cit.

4. [↑](#) Claro, *Une seule lettre vous manque*, Nantes, L'Œil ébloui, 2024.

5. [↑](#) Claro, *Sous d'autres formes nous reviendrons*, Paris, Le Seuil, 2022.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 51.

Jeudi 26 juin 2025

Patricia,

Il faudrait revenir sur cette histoire de mémoire enracinée dans le corps. Le fait est que pour écrire, on – je ? – doit se forger un corps nouveau, laisser l'écriture réinventer la perception qu'on a de soi, or, comme de nombreuses personnes, j'ai très vite pris mes distances avec le corps familial, je veux dire le corps qu'ont forgé les parents, j'ai en quelque sorte tout fait pour renier non seulement mes géniteurs (m'illusionnant passablement, puisque j'ai en réalité emprunté les mêmes chemins qu'eux, à ma façon), mais mon ascendance (ce passé algérien dont je parle dans *La Maison indigène*⁷). Et dans mes livres, je n'ai jamais voulu insérer quelque vécu que ce soit, ce qui est bien sûr impossible, et à me relire je m'aperçois que beaucoup de choses personnelles ont transpiré, ce qui me laisse à penser que le corps est une mémoire robuste, et qu'il refuse d'abdiquer ce qui l'a forgé. En renonçant au roman (au roman non familial ? au récit de pure fiction ?) pour passer à l'essai/enquête, et aborder enfin cette ascendance que j'avais toujours niée, j'ai dû prendre en charge le facteur vérité, et même si dans *Des milliers de ronds dans l'eau*, je théâtralise (et non fictionne) certains événements, certaines perceptions, il me semble que l'écriture cherche depuis longtemps à me faire découvrir quelque chose, à m'obliger à dépasser les forces du reniement, du déni. Cette incapacité – ce refus – que j'ai aujourd'hui à imaginer une fiction pour me tourner vers d'autres formes, je l'ai ressentie brutalement, et après avoir écrit *La Maison indigène* (j'avais écrit « indigne » avant de me corriger, un lapsus qui en dit long), j'ai écrit un autre texte, assez court, intitulé *Sous d'autres formes nous reviendrons*, qui est une sorte de méditation sur la mort – dois-je en déduire que faire le deuil d'une écriture (la fiction) tout comme le deuil d'une méthode (ne pas parler de soi) m'a poussé à basculer dans un corps-élégie, un corps élégiaque ?

Maintenant, pour bien saisir cette notion concrète de corps écrivant, il faut bien comprendre que quand j'écris, je sens qu'un autre corps entre en maîtrise et logique de moi, ce n'est plus le moi social qui se met au travail, mais une autre *persona* qui n'existe que par l'écriture. Je peux bien sûr avoir une idée de ce que je vais/veux écrire, mais je ne peux le découvrir qu'en écrivant, en sentant que ce que j'écris est quelque chose qui naît/surgit sans cesse, hors (apparemment) préméditation. Je ne pense pas la phrase avant de l'écrire, de même qu'on ne conceptualise pas un geste avant de l'accomplir, ça se passe pendant que ça se passe, pour le dire sèchement. Concrètement, aussi, il faudrait parler du clavier – j'ai beaucoup décrit et

7. [↑](#) Claro, *La Maison indigène*, Arles, Actes Sud, 2020.

commenté ici et là la magie de la machine à écrire –, car le clavier – que les mains connaissent forcément aussi bien si ce n'est mieux que le corps aimé de l'autre – permet *via* un papillonnage des doigts de laisser couler le fluide de l'écriture depuis les mains jusqu'à l'écran (je regarde peu le clavier, je le vois mais je n'ai pas besoin de le décomposer, comme, là encore, un corps aimé dont on sait les parties pour n'en mieux désirer que le tout). Quand je me mets au clavier, donc, c'est un peu comme une séance de spiritisme, j'attends d'être possédé – dit comme ça, ça peut sembler excentrique, là aussi gothique, mais c'est en fait très élémentaire, mon cerveau voit la phrase se former sur l'écran et mes doigts suivent le flux, comme si j'entendais une voix corporelle se changer en signes typographiques. Qu'on ne se méprenne pas, je n'écris pas en état de transe, et pour mieux comprendre ce que je dis, il faudrait je crois se référer à un passage de *Des milliers de ronds dans l'eau* où j'explique que l'écriture est une forme d'insomnie, qui empêche de sombrer dans le sommeil du langage.

Vendredi 27 juin 2025

Claro,

L'écriture comme insomnie d'un genre particulier, c'est ainsi que vous l'écrivez page 125 du livre. Je cite le passage : « Bien sûr, si je dis qu'écrire c'est résister au sommeil du langage, cela peut prêter à sourire, pourtant, telle est bien la leçon qu'il me faut retenir de mon expérience : nous dormons dans le langage, même éveillés nous sommes son rêve négligent, le langage nous berce et nous leurre, fait de nous des somnambules qui l'annonçons ou le bégayons sans même nous rendre compte que nous annonçons et bégayons ; assoupis dans la parole nous parlons non pas la langue des rêves mais celle des rêvés [...] l'écriture qui vous fait devenir écrivain, par la vertu de sa puissance insomniacale, cherche à secouer le dormeur qui titube en nous. » L'écriture serait une façon de savoir y faire avec la trame, celle du langage, le fait que nous soyons parlés. Vous en témoignez remarquablement dans *La Maison indigène* avec ce(ux) qui vous ont précédé mais également dans chacun de vos livres.

L'écriture fait devenir écrivain et non pas l'inverse ?

Mercredi 6 août 2025

Patricia,

Oui, je pense que c'est en écrivant qu'on devient écrivain, mais uniquement si l'acte d'écrire naît d'une nécessité ; plus que d'une nécessité, d'ailleurs : d'une impossibilité de ne pas écrire, comme si en cessant d'écrire on abandonnait les armes qui permettent de continuer à faire barrage au réel (le réel tel qu'il est parlé et nous bombarde). Mais quand je dis qu'on devient écrivain en écrivant, je ne veux pas dire ça dans un sens téléologique. Je n'écris pas « pour » devenir écrivain, mais pour créer un devenir-écrivain, au sens deleuzien peut-être. Ce devenir permet de travailler des formes diverses, d'en traverser les possibles, avec toujours ce risque de heurter un mur, un mur qui serait comme l'acceptation de la vanité d'écrire. D'un point de vue personnel, j'approche de ce mur, après avoir traversé la fiction, l'essai, le poème, le texte critique. La question est désormais pour moi la suivante : dois-je céder au pied du mur ou puis-je fissurer ce mur et aller au-delà. C'est à la fois paralysant et excitant. Mais c'est le principe du devenir que de se confronter à un moment au fantasme de son épuisement.

Bien à toi

Claro